

Que dire d'autre ? Il faut avoir vécu ce type de relation pour mesurer vraiment tout ce qu'il peut apporter.

Il faut avoir vu des familles entières, à bicyclette sous la pluie, se rendre à nos rendez-vous du mardi soir.

Il faut les entendre en reparler plusieurs mois après pour comprendre combien des rencontres comme celles-ci peuvent avoir d'importance pour des gens qui, finalement, souffrent de l'absence des autres.

L'école est le lieu privilégié qui peut aider à ce rassemblement. Il faut savoir profiter de toutes les possibilités qui nous sont offertes.

Professionnellement parlant, nous n'avions, Marie-Claire et moi, aucun profit immédiat à tirer de cette expérience. Seuls six enfants de nos deux classes avaient des frères et sœurs dans la classe qui a bénéficié d'un séjour à la neige et nous avons

toujours eu des rapports assez libres avec les parents de nos élèves pour n'avoir pas besoin de ces contacts pour provoquer des rapprochements. Mais les autres nous étaient étrangers et nous étions des étrangers pour eux.

Quelques-uns sont devenus de bons copains. Je suis sûr que le jour où ils auront besoin de l'école, tous sauront y venir et je suis sûr aussi que le jour où nous aurons besoin d'eux pour défendre notre école nous pourrions les trouver.

C'est peut-être un optimisme délirant et on m'accusera peut-être de me faire des illusions, mais c'est parce que je crois en l'homme que je fais davantage confiance aux relations que les hommes peuvent avoir entre eux lorsque ces relations sont d'abord authentiques. Dans l'exemple qui nous intéresse, l'authenticité venant du fait qu'on se sente bien ensemble.

Dominique le dit : *«Nous avons passé de bonnes soirées ensemble.»*

POURQUOI AI-JE FAIT POUR ET AVEC MES ENFANTS LE CHOIX DE LA PEDAGOGIE FREINET

Question qui me fut souvent posée soit avec intérêt, étonnement ou scepticisme critique.

Nous faisons partie, il est vrai de ces individus privilégiés qui peuvent se permettre de choisir d'abord parce qu'il y a une unité pédagogique de ce type, ensuite parce que, bien que péniblement, nous pouvons emmener nos enfants à 4 km.

Privilégiés aussi (m'a-t-on dit) par une certaine culture et non une culture certaine. L'acquisition de diplômes universitaires n'est pas forcément à mon avis un privilège. Tant que le savoir et l'être ne sont pas unifiés, tant que la liberté intérieure et la spontanéité, par rapport au savoir, ne sont pas acquises, où est le privilège ?

D'ailleurs plusieurs parents du quartier ayant choisi cette pédagogie ont les mêmes raisons que je vais citer. Notre fils eut un jour une enseignante Freinet dans l'école traditionnelle de notre quartier, et les observations que nous avons pu faire cette année là nous ont amenés à choisir pour nos enfants, mon aîné heureux, l'unité pédagogique qui se créait à Aix, dans la Z.U.P., l'année suivante.

Voici les raisons de ce choix.

L'une personnelle d'abord, une raison politique au sens large si je peux dire. Dans cette structure rigide de l'Education Nationale, il me paraît important de m'engager avec des maîtres qui remettent en question la structure, non seulement verbalement mais en proposant un autre mode de vie scolaire, une autre approche de l'enfant, des programmes, un autre mode de réflexion, action interne éminemment vécue, pratique. En une époque où le verbe souvent inefficace est roi, c'est une raison importante me semble-t-il, et je tiens à participer à cette action en tant que parent.

La deuxième raison tient dans l'ordre politique et pédagogique à la fois. Je suis heureuse que mes enfants apprennent d'autres rapports humains. L'école me paraît avoir un grand rôle dans la modification des attitudes humaines et profondes, modifications indispensables à une mutation possible de la société. Même si d'autres moyens politiques ou sociologiques assurent la transformation de la société, il faut me semble-t-il que les individus soient intérieurement prêts à vivre ces mutations. Or le travail en groupe, la vie en groupe, l'exigence de l'écoute de l'autre sont aussi importants que la déhiérarchisation des rapports entre maîtres et élèves, remplacée par l'autorité chaleureuse, l'attention rassurante et créatrice.

La troisième raison qui me fit choisir cette pédagogie fut la liberté d'expression de l'enfant, liberté qu'il prenait volontiers pour exprimer ses sentiments conscients mais aussi ses fantasmes inconscients ; et je fus bouleversée par l'expression à travers textes, dessins, attitudes, de l'imaginaire des enfants. Ainsi ils se libèrent spontanément de leur blocage, de leur angoisse tout naturellement ; leur production à ce niveau est prise en compte sans être stigmatisée, sans être lue comme déviante (voir les études admirables de Le Bohec).

Enfin et surtout ils peuvent vivre en paix avec eux-mêmes : je veux dire que dans l'ensemble ils peuvent donner libre cours à leur désir (dans la limite des désirs du groupe) sans que les exigences d'une société répressive leur soient rappelées ; ils progressent à leur rythme et si symptôme d'un blocage il y a, celui-ci accepté, non dramatisé prend le temps d'apparaître et, dans la plupart des cas, de disparaître tout aussi naturellement (d'ailleurs au congrès d'Aix, Barré avait cité l'exemple d'un enfant psychotique, qui par la seule vie de la classe avait retrouvé son équilibre).

Dans les rares cas très graves le symptôme, mieux décelé par cette liberté d'expression peut être traité comme tel dans d'autres lieux, la classe restant un lieu où il peut s'exprimer librement. Et dans notre société si «dénaturalisée», si je peux dire, si peu tolérante pour la déviance, cela me paraît inestimable.

Mais alors me direz-vous, vous avez trouvé l'école idéale ? Non rassurez-vous et d'ailleurs la perfection serait suspecte. Je suis consciente des dangers endémiques d'une telle pédagogie. Je sais par exemple que même si la structure d'une classe est mise en place pour assurer la liberté de chacun, même si la relation maître-élève est déhiérarchisée, elle peut l'être apparemment seulement. Il se peut que, dans une relation privilégiée, le besoin, le désir de pouvoir d'un maître(sse) s'y joue à un niveau si profond que l'enfant plus que l'adulte en soit paralysé. Ce n'est pas parce qu'on tutoie un(e) maître(sse) qu'on ose lui dire ce qu'on pense ; je sais aussi que des phénomènes de pouvoir peuvent s'instaurer dans les groupes d'enfants, non sans danger.

L'expression de l'imaginaire des enfants plus particulièrement éprouvés dans leur vie affective, pose des problèmes au groupe et je sais aussi que l'organisation simple d'une classe peut être voisine de désorganisation et angoisser l'enfant.

Il m'est arrivé de souhaiter que les acquisitions soient un peu plus importantes pour que l'enfant en passant dans le secondaire traditionnel n'ait pas d'effort intolérable à faire.

Malgré tous ces écueils possibles, que je considère comme secondaires (sauf peut-être l'exercice éventuel d'un pouvoir sur l'enfant) je continuerai à choisir la pédagogie Freinet tant que mes enfants pourront dans la plus grande mesure possible, être, être eux-mêmes, sans qu'on les interroge trop sur ce qu'ils sont, ce qu'il faudrait devenir pour satisfaire aux normes de qui ou de quoi au juste ?... De cette société, qui, ne voyant pas «la poutre» de son anormalité, de son déracinement, essaie de déceler, dans l'œil de l'enfant sans défense et sans parole égalitaire, «la paille» du désir naissant, spontané et comme tel forcément «déviant».

Et je souhaite que nos enfants rencontrent non pas tant des adultes, parents et maîtres savants en pédagogie, psychologie ou rhétorique que des êtres épanouis, spontanés, décontractés, heureux de vivre, enthousiastes, disponibles à l'affection et peut-être un peu des enfants encore pour que les gosses se sentent chez eux.

Mon souhait fût parfois réalisé et jusqu'ici je dois dire, rien n'est venu mettre en cause le choix fondamental que j'ai fait de cette pédagogie.